



ITALIE

UNE JOURNÉE A VITERBE

SUITE ET FIN

IV

DEN cette après-midi de dimanche, la population paisible flâne par les rues, les rues d'autrefois, étroites, serpentantes, pavées de larges dalles, mais où des boutiques modestes, des maisons banales, alternent trop souvent avec les édifices du passé. Viterbe a ainsi un aspect de petite ville de province, sous lequel, en ces quartiers plus riches, il faut à l'imagination et à la mémoire historique plus d'efforts que parmi les ruines de San Pellegrino pour ressusciter la vieille cité des Papes, frémissante, opulente, toujours en guerre ou en fête.

Cependant on la retrouve, et même des insurrections récentes ont montré qu'il y restait quelque chose de cet esprit indomptable, jadis apaisé pour un temps par l'ascendant miraculeux de Rose. Après elle, d'autres grands porteurs de parole divine y vinrent à leur tour : Saint Thomas d'Aquin, et beaucoup plus tard, au ^{xv}^e siècle, saint Bernardin de Sienne, le célèbre convertisseur, sans qu'aucun d'eux saisît les âmes avec la même puissance que cette enfant de douze ans l'avait fait par sa ferveur candide et son éloquence spontanée.

Sur la large place où se dresse la massive citadelle démantelée et devenue une vulgaire caserne, dans cette chaire de pierre accolée au mur extérieur de San Francesco, saint Bernardin est monté et a parlé en plein air, détachant sur les pierres



VITERBE : PLACE DU DOME, MAISON STYLE GOTHIQUE DU ^{xv}^e SIÈCLE.

de l'église son visage austère et maigre (1), que tant de peintres ont reproduit, montrant au peuple, selon sa coutume, le monogramme du Christ qu'il faisait porter en signe de conversion et qu'il posa comme un sceau sur les portes de Viterbe un moment repentante. Devant cette chaire, la popu-

(1) Voir au Louvre le *Saint Bernardin* de Crivelli.

lation, entraînée par ces prédications sévères qui passionnaient toute l'Italie, vint entasser, pour en faire un immense bûcher, livres et tableaux profanes, tables à jouer, vaines parures, robes et mules brodées, et jusqu'aux fausses tresses brunes et blondes « qui servaient à la vanité des femmes ». Mais le naturel querelleur des Viterbiens l'emportant, comme le prédicateur s'entourait pour dire la messe d'un grand nombre de cierges, certains prétendirent que c'était par vanité, pour mieux se faire voir, et deux partis se formant, on se battit en l'honneur de celui qui défendait les haines et les batailles.

Veut-on les voir, ces bourgeois de Viterbe, ces auditeurs de saint Bernardin ? Il suffit de suivre une large voie partant de la place pittoresque où le Palais communal déploie sa belle façade du x^ve siècle. Voici l'arc triomphal de la Porta Romana, par où sortit Rose la nuit de son exil. Avec la sainte, on quitte la ville, mais au lieu de gravir la montagne, on marche sur la route nue, à l'ombre des vieux remparts gris. Bientôt se montre une grande église, seule dans la campagne, Santa Maria della Verita, reste d'un couvent privé de ses religieux ; un cloître charmant la précède, où les rais de soleil passent entre les fines colonnettes sculptées qui encadrent un jardin en fleur. La grande église aussi est vide ; les fresques même qui la peuplaient jadis d'une véritable foule ont disparu. Au x^ve siècle, un riche citoyen les fit peindre par un artiste du lieu, formé à la pieuse et pénétrante école ombrienne, Lorenzo de Viterbe. Il y travailla vingt-cinq ans ; pour modèles, il prit tout naïvement ses amis et voisins, qui l'estimèrent un grand honneur. Pauvres et riches, nombre de gens d'alors purent ainsi se voir, sur ces murs, dans leurs costumes habituels, représentant les personnages de la Bible et de l'Évangile. Une seule chapelle a échappé à la destruction, celle de la Vierge. C'est une ravissante fille de Viterbe, qui, sous les voiles blancs de Marie, s'agenouille, en son idéale extase, au milieu des bergers, pour adorer son Enfant Divin. Dans les autres épisodes de l'histoire sacrée, la Présentation, le Mariage de la Sainte Vierge, l'Adoration des Mages, des groupes qui semblent vivants, prêts à parler, nous font, par leurs traits énergiques et âpres, leurs figures de rudesse et de fierté, comprendre ce peuple avec ses brusques emportements et ses non moins brusques repentirs, ces bourgeois qui finirent par supprimer la tyrannie des seigneurs, ces citoyens qui se ruinaient pour accueillir par des fêtes sans égales les papes et les empereurs.

La ville orgueilleuse vit ainsi maintes fois des couronnements de pontifes, âgés et vénérables, courbés sous la mitre lourde de pierreries, passant dans les rues précédés de processions à cheval : seigneurs étincelants de broderies et de gemmes, musiciens sonnant de longues trompes ou jouant

d'instruments aujourd'hui perdus, clercs chantant des hymnes, ployés sous les châsses, cardinaux rouges et prélats vêtus d'or entourant le Saint-Sacrement, dans l'embrasement des innombrables cierges ; et les chevaux blancs tenus en main par des écuyers, et, sur les places tendues d'étoffes précieuses, les trônes d'or où le Pape s'asseyait pour recevoir les serments et dispenser les pardons.

Sans cesse, ces pompes se renouvellent, que ce soient en 1277, Nicolas III ou, plus de cent ans après, Martin V, ou, entre eux, durant ce siècle sombre, celui du grand schisme, tant d'autres papes qui, avant que la papauté s'exile à Avignon, tiennent leur cour à Viterbe et y meurent, laissant à ses églises les belles tombes où, sur le fond d'or des mosaïques, leurs statues imposantes semblent vivantes et endormies. C'est aussi à Viterbe, comme dans toute l'Italie ensanglantée, pendant ces deux siècles noirs, le xiv^e et le xv^e, l'époque des guerres de parti à parti et de famille à famille, où pleuvent les supplices et les assassinats. C'est l'époque des célèbres *condottiere*, ces capitaines d'aventure qui chevauchent d'un bout à l'autre de l'Italie, louant leur petite armée au plus offrant, tant l'homme ou le casque (*barbute*) ; la plupart féroces et rusés, plusieurs arrivant à de merveilleuses fortunes, quelques-uns chevaleresques et loyaux comme ce Braccio de Pérouse qui mit son épée au service de l'Église et prêchait la paix en faisant la guerre, si respecté qu'un jour où, passant à Viterbe, il était sans argent, l'aubergiste qui le reconnut lui offrit sa bourse, tout troublé d'avoir vu le général du pape couper pour le payer un morceau de son habit brodé d'or.

Mais les gens de Viterbe ayant (vers 1431) fait connaissance avec les arquebuses et autres armes à feu portatives d'invention récente, ne s'en battent que davantage. Toutes ces rues, toutes ces maisons ont à raconter de sinistres histoires : les églises, San Francesco, San Giovanni, ont soutenu de vrais sièges ; les belles voûtes lombardes de San Sisto ont vu l'émeute massacrer l'un des Vico, seigneurs de Viterbe, dont le meurtrier, capturé, fut jeté aux chiens ; sur cette place ensoleillée, on pendit ensuite aux flambeaux deux chefs des Gatti, ses adversaires. Les haines sont si fortes que l'on défend les fêtes du carnaval de peur qu'elles ne servent de signal à un égorgeement. Malgré cela, les Viterbiens, par orgueil des illustres visites que reçoit leur cité, étape de tous les princes qui se rendent à Rome, se retrouvent d'accord dès qu'il faut dresser des arcs de triomphe garnis de fleurs, tendre leur rues de toiles peintes et de superbes tapisseries, que ce soit pour l'empereur Frédéric III et sa fiancée Eléonore de Portugal, pour le duc d'Urbino, pour bien d'autres grands personnages, dont aucun, après une entrée solennelle, ne manque d'aller

vénérer la chässe de sainte Rose, protectrice de la ville.

En un pareil jour de Fête-Dieu (1462), le pape Pie II, présidant une procession particulièrement splendide, s'arrête sur le parcours, près de chaque fontaine, avec tout son clergé, pour voir, ce qui nous semble aujourd'hui bizarre, sur des théâtres richement ornés, jouer des scènes religieuses et allégoriques, par de beaux enfants, des jeunes gens, des hommes « vêtus d'herbes, figurant des satyres ». Tous chantent des vers, représentent la gloire du Paradis, le Christ ressuscité, l'Assomption de la Vierge, spectacles auxquels le pape assiste « avec grand plaisir » et dont le curieux mélange de dévotion et d'art profane caractérise bien l'Italie du x^ve siècle. Le lendemain, la peste éclatait, et le pape, redescendant d'un pèlerinage à l'oratoire du mont Cimino, voyait avec émotion ce peuple mobile, hier joyeux, accourir au devant de lui avec des torches, et demander, suppliant, pleurant, que sa bénédiction chassât le fléau.

Cependant la plupart des familles seigneuriales s'étaient éteintes, celles qui restaient continuaient les haines sans plus en savoir la cause lointaine; la pacification de la terrible ville s'opérait peu à peu. Vingt fois les papes l'imposèrent, la firent jurer sur les évangiles, toujours en vain. Spontanément, comme au temps de l'apostolat de Rose, cette paix se fit un dimanche de l'an 1503 : quelques jeunes gens, vêtus de blanc, portant la bannière de la Vierge et des rameaux d'olivier, apparurent dans les rues, criant : « Paix ! paix ! la Vierge l'ordonne ! » Un rapide courant de foi et de repentir s'empare soudain de cette population croyante qui se met à suivre : les femmes d'abord, puis les bourgeois, les magistrats, les seigneurs : la procession entraînant par les rues tous ceux qu'elle rencontre. Elle passe devant la cathédrale et l'évêque se joint à elle avec ses prêtres. Deux fois l'immense foule, aux mêmes cris de paix, tourne autour de la ville. A ces cœurs brusquement changés, l'évêque fait jurer de ne plus même prononcer le nom des anciens partis, sous peine d'une lourde amende. Les femmes de Viterbe, plus heureuses parce qu'elles avaient le plus souffert de tant de morts et de sang versé, gravèrent leur action de grâce sur une table d'argent, en ex-voto, dans l'église de la Trinité où s'était prononcé le serment.

Alors « l'illustre cité », apaisée, bâtit beaucoup de couvents, garda son goût pour les beaux cortèges, continua de recevoir brillamment de nobles hôtes : tous les papes de la Renaissance, Jules II et Léon X, Paul III et Pie V. Les chevaliers de Rhodes, chassés de leur île, après une héroïque défense y apportèrent, sous leurs grands manteaux à croix blanche, la vénérée Madone de Filerne et s'armèrent pour défendre, contre le comte de Bourbon, la ville qui leur donna trois ans asile et où ils laissèrent leur Vierge byzantine,

des étendards turcs et des tombes. François I^{er} y vint et ensuite Charles-Quint, pendant les guerres italiennes. Mais peu à peu, comme si toute sa vie était dans ses querelles, Viterbe s'endormit et devint la petite ville provinciale que l'on parcourt en une journée, n'y trouvant pas de grandes splendeurs d'art, mais un air très ancien et très vénérable, des pierres qu'on interroge et qui répondent, un horizon très beau pour reposer le regard.

V

En 1818, c'était la diligence qui conduisait de Rome à Viterbe, allant sans se hâter, entre les montagnes boisées, couronnées de ruines, les lacs et la verdure de l'admirable plaine. Un jour, cette diligence s'arrêta devant une des hôtelleries de la ville, logée comme tant d'auberges italiennes, dans les hautes et larges salles d'un ancien palais. Les flâneurs purent voir descendre du coupé une jeune femme de taille un peu forte, de très grand air, au pur et beau profil romain perdu dans un de ces chapeaux-cabriolets alors de mode, et après elle deux garçonnetts de huit et dix ans, qu'elle nommait Nino et Peppino, très drôles sous la redingote bleue à longs pans et le haut de forme de castor à poils longs, bizarre accoutrement qu'on infligeait aux enfants de l'époque. C'était la comtesse Anne Pecci qui, du château de Carpineto, là-bas, au delà de Rome, où elle et son mari menaient la vie frugale de la noblesse campagnarde, amenait au collège des Jésuites ses deux plus jeunes fils, dont elle rêvait de faire de bons prêtres et disait par plaisanterie que l'un serait pape et l'autre cardinal. Réalisant le vœu maternel, le petit Nino est, aujourd'hui, le pape Léon XIII ; son frère, mort en 1890, a été le cardinal Pecci.

Et la mère, laissant ses deux petits dans le grand collège froid du xvi^e siècle, s'en retourna seule et triste vers son palazzo entouré de vignes, de myrtes et de cyprès, surveiller activement la culture de ses vers à soie, dont le produit payait la pension des exilés, et s'interrompre pour leur écrire, en femme énergique, des conseils qui eurent sur leur formation morale une forte influence. « J'espère que vous vous porterez bien et me ferez honneur », répétait-elle. L'éducation du futur Léon XIII s'est ainsi, pendant cinq ans, faite dans la ville papale ; sa première communion eut lieu au collège dont les maîtres l'appelaient un véritable *angioletto* (petit ange) ; en grandissant, il y apprit à aimer les vers latins, et sa jeune mémoire se pénétra de tout ce passé des grands papes resté si vivant dans leur vieille cité. « — Venez nous voir pour les fêtes de sainte Rose », disent ses lettres enfantines. Au lieu de la visite espérée, ce fut lui qui partit, en 1824, lorsque la comtesse

Anne, succombant à l'impitoyable malaria, appela à Rome ses deux fils pour leur faire, avant de mourir, revêtir le costume ecclésiastique, premier et précoce engagement dans la voie qu'elle souhaitait : « Gioacchino a été très content, car il est très bon » écrit-elle, et elle ajoute : « qu'il porte à ravir le chapeau à trois cornes » (1). Peppino était à la veille d'entrer au noviciat des Jésuites. La mère s'en alla vers Dieu quelques jours après, rassurée sur la réalisation de son désir, et les enfants ne retournèrent plus à Viterbe. Mais le pape presque centenaire garde un souvenir attendri pour la cité où se sont passées ses premières années d'études et où il a subi sa première grande douleur.

Il faut que la pensée franchisse quelques années. C'était toujours la diligence qui amenait à Viterbe. Elle s'arrêta cette fois (en avril 1839), tout près de la ville, avant d'avoir passé l'antique enceinte, et déposa trois novices dominicains à la porte du vénérable couvent du Gradi, fondé par saint Dominique même, et illustré par ses prédications. L'un de ces novices, Français tous trois, était l'abbé Henri Lacordaire, qui venait à Viterbe, avec deux compagnons, se préparer à rétablir en France l'ordre des Frères Prêcheurs ; le noviciat devait se faire, non au Gradi, mais à un autre monastère un peu plus éloigné de la ville : la Quercia ; nous dirions : la Chénaie.

C'est un charme que d'aller y chercher ce souvenir. Autrefois, une belle avenue y menait et une forêt de chênes enveloppait la noble et grande église de la Renaissance. Dans les premières années du xve siècle, un pieux artisan de Viterbe, sachant cette forêt infestée de brigands et funeste aux voyageurs, y suspendit dans le creux d'un arbre une madone naïvement peinte et la chargea de protéger les dévots passants. Les branches enroulées de vigne sauvage furent longtemps son seul abri ; mais, lorsqu'on voulut emporter ailleurs cette madone miraculeuse à laquelle s'était attachée la piété du peuple, elle revint plusieurs fois à son chêne. Obéissant à sa volonté, le pape Paul II permit de bâtir autour de l'arbre même une église et un couvent (1467). Dès lors tous les *arti* ou corporations de la ville y vinrent en pèlerinage ; une grande foire s'y tint deux fois l'an et s'y tient encore, animant le village qui s'est groupé autour du monastère.

Maintenant, il n'y a plus d'avenue ni de forêt, mais de chaque côté de la route s'étendent les champs fertiles et, comme fond du tableau, on a les montagnes. La belle façade classique de la Quercia avec sa tour et, au portail, sa délicate madone environnée de saints, en céramique émaillée de Luca Della Robbia (2), vaudrait seule la promenade. On entre dans l'église, vaste, claire

et noblement simple, toute décorée d'ex-votos ; on va vers l'autel qui enveloppe et embrasse le tronc creux, où un frère convers vous fait vénérer la Madone encore abritée. Puis, dans une des nefs latérales, il ouvre une porte sur les deux cloîtres. Partout, en Italie, il y a de beaux cloîtres, et tous ont leur poésie, mais ceux-ci pénètrent d'une impression indéfinissable de mélancolie, de repos et de beauté. Ce sont peut-être leurs lignes pures, dessinées par Bramante, peut-être leur solitude, leur pelouse à l'abandon, leur fontaine de pierre au centre, où l'eau limpide et fraîche tombe lentement. Mais c'est surtout le souvenir de la grande âme qui vint, dans ce calme, se préparer à la lutte, qui s'y trouva tout d'abord hésitante, découragée, sans force devant sa difficile entreprise et le renoncement total exigé par la vie monastique, mais qui, dès le soir du premier jour, sentit les consolations divines croître en elle « avec la douceur d'une mer qui caresse ses grèves en les couvrant » (1).

L'église de la Quercia a vu jadis de pompeuses cérémonies ; elle a vu des papes et des princes y venir en pèlerinage et toute la noblesse de Viterbe, au xviii^e siècle, y amener ses grands carrosses peints et dorés aux riches livrées, pour la consécration de l'électeur-évêque de Munster, de la maison d'Autriche. Elle n'a jamais rien vu de plus émouvant que, le 12 avril 1840, la cérémonie toute simple des vœux du Père Lacordaire et de son jeune ami, Requédât, devant la madone de la Quercia, dont ils emportèrent en France une copie destinée à protéger leur premier monastère. Dans l'assistance peu nombreuse qui écouta avec émotion le touchant sermon d'un religieux au nom prophétique : le père Sibilla, toutes les nations de l'Europe à peu près, par un hasard singulier, se trouvaient figurées comme un présage d'apostolat. La France était représentée par M^{me} Craven ; la Russie, par sa belle-sœur Alexandrine de la Ferronnays, noms familiers aux lectrices du *Récit d'une Sœur*. C'était le dimanche des Rameaux, par une belle journée du suave printemps italien, le dimanche où l'on distribue les longues palmes, symbole de martyr et de triomphe. « Les cloches sonnaient, l'orgue chantait dans la belle église », a écrit Alexandrine. Ceux qui tiennent ces souvenirs pour précieux ne sauraient y entrer sans évoquer par la pensée les deux nouveaux dominicains prosternés devant l'autel.

En revenant vers la ville, il faut s'arrêter dans le joli jardin public qui masse ses beaux arbres et ses corbeilles fleuries devant la porte Florentine, pour regarder une dernière fois Viterbe avec ce vague attrait mêlé de tristesse, toujours inspiré par les lieux que l'on quitte sans probable retour. Le groupe du palais papal et de la cathédrale

(1) *La Jeunesse de Léon XIII*, par Boyer d'Agen.

(2) Au Louvre, salle de sculpture de la Renaissance, les œuvres des Della Robbia.

(1) Lacordaire : *Lettres à M^{me} Swetchnine*.

dominant l'entassement des vieux toits de tuiles est, de là, singulièrement imposant. A cette dernière heure d'une journée où l'on a beaucoup vu et beaucoup ressenti, il semble, en rassemblant ses impressions, qu'à travers les siècles, la parole entraînée de la petite sainte sur les places publiques s'unisse à l'éloquence ardente du grand orateur de Notre-Dame, deux jets de flamme du même foyer. Aujourd'hui, les fils de Lacordaire répandent la Vérité du haut des chaires de toutes nos églises, tandis que dans les faubourgs de Paris, comme dans nos lointaines colonies du Congo, des religieuses vêtues de blanc, les Fran-

ciscaines missionnaires, soignent et enseignent les femmes et les petits enfants, ayant Rose de Viterbe pour patronne et inspiratrice (1).

« Les saints — selon le mot pittoresque d'un écrivain moderne (2) — sont des pions que Dieu place sur l'échiquier du monde : ils font sa volonté et ne demandent pas à en savoir plus ».

A. CHEVALIER.

(1) *Sainte Rose de Viterbe*, par L. de Kerval. Imprimerie Franciscaine missionnaire, à Vanves.

(2) Huysmans.



CONSEIL

Lettre à une abonnée à propos de mariage

Nous m'avez profondément touchée, mademoiselle, en me disant le bien et l'agrément que vous trouvez dans votre journal et, assurez-vous, le profit que vous tirez des Conseils. La sympathie et la confiance des jeunes filles qui deviennent en moi une amie me sont précieuses, et je veux de tout mon cœur répondre à votre appel. Je crois que d'autres que vous se sont posé la question qui vous embarrasse; elle est délicate, complexe, et je serais heureuse si, en essayant d'y répondre, je pouvais être utile à quelqu'une de mes lectrices dans une occasion dont dépend le bonheur de la vie, et plus encore : la mission accomplie, le devoir rempli et facilité.

On vous a souvent recommandé, moi la première, de ne pas laisser s'égarer votre imagination en rêves d'avenir qui pourraient, s'ils étaient déçus, répandre du désenchantement sur toute votre existence, et vous empêcher de suivre la voie où vous auriez pu être heureuse. Mais, sans écouter les fantaisies de la folle du logis, sans chercher le prince Charmant, sans forger dans votre esprit de ces romans où le cœur trop souvent s'engage, et d'où, trop souvent, il sort meurtri, la question de mariage se pose forcément devant vous. Vous avez, peut-être, déjà été l'objet d'une ou de plusieurs demandes; des amis obligeants vous ont interrogée, ont voulu savoir de vous ce que vous exigeriez chez un mari.

Pour vous, mademoiselle, qui m'avez écrit et qui me demandez un conseil, cette grave question

semble imminente, et vous pensez — je le pense aussi, — que, sans personnifier une théorie ou un principe, en se tenant aux généralités, on doit à votre âge se faire une idée juste de ce qu'il faut rencontrer chez un mari.

Vous me demandez donc, et c'est ici que la question devient délicate, si l'on doit ressentir pour celui qui brigue l'honneur de votre main une sympathie, une attraction, ou si cette sympathie est inutile, si elle est une illusion, si, sans l'éprouver, on peut dire oui sur la foi de renseignements très sûrs et de garanties morales absolument sérieuses.

« Car, — me dites-vous, avec une humilité qui me touche, — « nous autres, jeunes filles, nous nous imaginons tant de choses qui ne sont pas, que « nous arrivons à ne plus savoir qui croire et à « nous défier de nos sentiments. »

Voici ma réponse. La sympathie, toute seule, ne suffit pas. Même très vive, même arrivant à ce degré qu'on appelle l'amour, elle n'assurerait pas une femme contre le regret, le désappointement qu'amènent certaines lacunes. La vie la plus heureuse doit avant tout être un devoir; l'union des cœurs ne garantit pas contre certaines peines, contre les deuils, les chagrins. L'amour lui-même s'use, s'il n'est basé sur quelque chose de sérieux et entretenu par des sentiments très hauts. Ce serait une illusion de se dire : « Puisque ce jeune « homme me plaît, j'accepte les yeux fermés les « conditions difficiles de la vie matérielle, la divergence de goûts, etc.; nous nous aimons, cela « suffit. »

Non, cela ne suffit pas, encore une fois. Pour

qu'un mariage soit heureux, il faut qu'il soit raisonnable, qu'il offre des garanties pour appuyer la vie et aider le devoir.

Mais si la sympathie n'est pas tout, peut-on s'en passer ?

Ici, je ne serai pas moins affirmative : non, on ne peut ni ne doit s'en passer.

Toutefois, distinguons ici entre la vérité et le roman. On doit, je le répète, pour lier sa vie, éprouver non pas à l'avance un sentiment très vif, — il y a peu d'occasions dans notre société de s'attacher l'un à l'autre et les circonstances qui constituent le vrai mariage d'inclination sont rares, — mais un sentiment de sympathie qui, basé sur l'estime, sur la raison, sur la prudence, pourra devenir l'amour conjugal, cet amour très haut, très pur, très doux auquel le Christ a souri à Cana, et qui, en rendant le devoir facile, les sacrifices moins austères, répand sur la vie entière une douceur infinie, une joie rayonnante capable de tenir lieu de beaucoup de choses.

Cette sympathie-là, apte à devenir un sentiment profond, saint et joyeux, est indispensable dans le mariage. Il y a des hommes parfaits pour lesquels vous pouvez ne pas l'éprouver. Pourquoi ? Parce que, en plus des grandes lignes, il y a les détails : les affinités de caractères, de goûts, etc.

Un mari, même très bon, est un maître. Il faut pouvoir l'aimer, — sentir qu'on pourra l'aimer, — pour lui obéir sans humeur, pour sacrifier sans

regrets vos goûts aux siens, pour ne lui laisser voir aucune des petites difficultés qui se rencontrent à tout foyer pour la femme et la maîtresse de maison. Il faut être sûre qu'on n'aura d'autre désir que son bonheur ; il faut croire qu'avec lui les épreuves seront adoucies et les joies augmentées. Si vous ne sentez pas tout cela, si vous ne prévoyez pas que chaque jour accroîtra la douceur de votre union, attendez, car la vie est sérieuse, et vos voiles de mariée cachent le travail, le devoir, le souci, les responsabilités, toutes choses qu'il est difficile d'accepter sans la douceur et le confort de cet amour conjugal dont je vous parlais tout à l'heure.

Voilà ma réponse, mademoiselle. Le bonheur existe, le bonheur intime de deux cœurs unis pour une tâche à la fois austère et douce ; il est placé entre deux écueils : le roman qui sacrifie l'avenir à un sentiment aveugle et trop souvent passager, — la prose qui, ne voyant dans le mariage que des avantages matériels, néglige trop souvent l'élément indispensable de toute union heureuse : la sympathie.

Ne rêvez pas l'amour d'une héroïne de roman, mais ne vous mariez pas si vous ne pouvez, devant Dieu et votre conscience, vous dire que vous aimerez et honorerez votre mari.

M. MARYAN.



Pensées et Maximes

C'est en se faisant agréer d'abord, aimer ensuite, qu'une femme prouve le mieux sa puissance. Il y a sur certains visages des reflets d'âme, des transparences du cœur qui rivalisent très bien, même pour les yeux, avec les beautés les plus éclatantes.

CH. ROZAN (Extrait de *Jeunes filles*).

..

L'esprit du savant s'arrête aux phénomènes ; l'âme du poète essaie d'aller plus loin, et, par le rêve, s'enfonce en pleine réalité.

M. SOURIAU.

..

La beauté de toutes choses, jusqu'au dernier des minéraux, proclame Dieu :

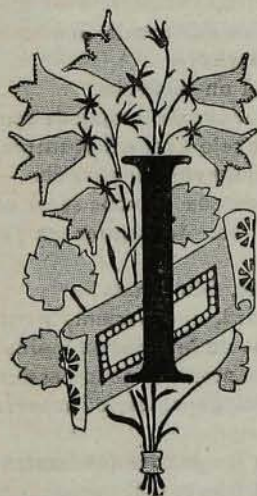
SAINT BONAVENTURE.





AVENTURES D'ARTISTE

SUITE



L marchait, il marchait, laissant l'empreinte de son pas dans la poussière de marbre de la route et remplissant sa jeune poitrine de l'air vivifiant qui lui venait d'en haut. Quand il eut gravi la côte raide de l'Observatoire, il s'arrêta véritablement ébloui, fasciné. Le soleil étincelait sur la neige des Alpes, tandis qu'en bas dans la plaine tout reposait encore enveloppé d'ombre.

Des teintes d'opales marquaient les gorges de ces cimes immaculées, et sur les pentes qui descendaient vers les golfes, s'agitait doucement la dentelle roussie des pins tordus par les tempêtes des siècles. Des assises de pierre noire, qui avaient jailli du sol aux époques de formation, portaient maintenant comme un piédestal de jolis villages aux maisons roses et blanches dont les toitures plates et les auvents fleuris rappelaient le voisinage de la douce Italie.

L'imagination de l'artiste était prise toute par ces splendeurs et ces riantes beautés se complétant dans une parfaite harmonie. Il faisait quelques pas, s'arrêtait, repartait, et tour à tour ému, subjugué, se remplissait l'âme de joie par la joie des yeux.

De rares passants prenaient leur part de cette fête de la nature, mais, hommes simples élevés au milieu de ces merveilles, ils ne les voyaient même plus et passaient sans un regard pour elles. C'étaient des paysans traînant la ferraille de leurs outils champêtres, des bergers conduisant leurs chèvres aux sons de la flûte antique; sur le bord du chemin quelques femmes cueillaient la provende parfumée de leurs menues bestioles; de bons sourires discrets sillonnaient un instant ces visages tannés par le grand air, lorsque Bernard, pour se sentir moins seul, leur envoyait un familier bonjour.

Maintenant il descendait, et un pli de terrain lui cachait la grande ligne des montagnes neigeuses

pour le placer tout à coup dans une sorte de désert sauvage où les roches grises s'entassaient les unes sur les autres dans un désordre magnifique. Un torrent desséché avait marqué son lit d'une ligne plus sombre le long de ces pierres éboulées, et un vieux pont inutile, semblait la porte naturelle de la gorge désolée qui s'enfonçait entre deux murailles de granit.

— Oh! que c'est beau! s'écria comme malgré lui le jeune homme; il faut que je prenne ça.

Et agile, entreprenant, habitué à ces promenades mouvementées à travers pays, il quitta le chemin et commença la descente qui allait le conduire à une distance convenable du pont.

Tout alla bien d'abord; il avait le pied sûr, la marche prudente, bon jarret et bon œil, rien à craindre. Les semelles souples de ses souliers de daim lui permettaient pour ainsi dire de se coller aux pentes les plus abruptes: il avançait sûrement.

Mais, tout à coup, et avec une rapidité si grande qu'il ne put se rendre compte de ce qui se passait, il se sentit glisser avec le terrain lui-même, et d'un bond s'en alla au précipice. Une veine de safre friable venait de s'ébranler sous son poids et l'entraînait irrésistiblement. D'instinct, il étendit les bras pour se raccrocher à n'importe quoi; ses mains crispées arrachèrent quelques cailloux, qui le suivirent dans sa chute, puis il perdit conscience de tout et resta immobile sur la pente fatale.

Une vieille souche s'était rencontrée sur ce chemin de vertige et de mort pour le sauver en le retenant dans ses bras décharnés.

Mais le contact avait été si rude que Bernard s'évanouit en poussant un cri de suprême détresse.

Sur la route que venait de quitter si malencontreusement le peintre, passait alors un singulier véhicule, traîné par un cheval apocalyptique. C'était une sorte d'antique cabriolet à capote de toile, muni à l'arrière d'un immense caisson, une voiture comme en rêve Caran d'Ache dans ses jours de haute fantaisie; deux hommes marchaient aux côtés du cheval qui, malgré cet allègement de sa charge, paraissait ne pouvoir faire avancer sa voiture qu'au prix des plus grands efforts. Ces voya-

geurs réalisaient eux aussi des types étranges et plus faits pour inquiéter que pour inspirer confiance. Le plus vieux, très grand, voûté, avec une veste de velours brun, un chapeau défoncé et une barbe toute blanche, avait un beau type à tout prendre; mais ses sourcils en broussailles, son œil perçant, ses immenses guêtres lacées et tout son attirail de chasseur ou de brigand ne disaient rien de bon au premier abord. Quant à l'autre, un jeune hercule de dix-huit à vingt ans, il était tout à fait inquiétant, mis comme un voleur de grand chemin avec quelque chose de terrible dans son visage énergique, dans ses gestes violents, dans sa voix, dans tout son individu. D'un commun accord, les deux hommes s'arrêtèrent en entendant le cri poussé par le malheureux Bernard. Leur cheval crut devoir en faire autant.

— As-tu entendu, Giacomo? demanda le vieillard à l'autre.

— Si, signor, répondit l'hercule, sans émotion, j'ai même vu un homme partir comme un caillou dans la pente du torrent. Quelque mylord qui en avait assez de la vie. Allons, hue, Pomone!

Pomone ne bougea pas et, la tête basse, commença à renifler la poussière de la route.

— Attention, signor Antonio, la méchante bête va se rouler si vous n'y prenez garde.

Le signor Antonio enveloppa sa jument d'un vigoureux coup de fouet, puis, courant au bord de la route, il chercha des yeux celui qui venait de pousser ce cri suprême.

Alors, dix mètres plus bas lui apparut Bernard, pris dans le branchage de la souche, la tête couverte de sang, les membres abandonnés, et autour de lui tout son attirail de peintre éparpillé.

— Giacomo! s'écria le vieux, ce n'est pas un mylord, c'est un artiste français, viens voir; il doit être mort.

Les deux hommes considérèrent un instant la victime de cette terrible chute, sondant le précipice des yeux; puis le maître, celui que Giacomo appelait signor, déclara qu'on ne pouvait rejoindre le peintre par le chemin qu'il avait pris sous peine de faire la route comme il l'avait faite, en trois bonds, mais ils avancèrent avec la voiture quelques mètres plus loin et trouvèrent un sentier facile.

— Mets le licol à Pomone, range la voiture contre le rocher; là; elle ne bougera plus, et maintenant viens avec moi; ah! prends les cordes, nous en aurons peut-être besoin.

Quand les deux sauveteurs parvinrent jusqu'à Bernard, celui-ci, blanc comme un suaire, avait toutes les apparences de la mort; mais son cœur battait, et les deux hommes se hâtèrent de le dégager pour relever sa tête pendante et faciliter son retour à la vie.

Alors seulement ils s'aperçurent que le pied gauche du peintre était comme brisé à la hauteur de la cheville.

— Pauvre diable! murmura Giacomo qui, dès l'instant que ce n'était pas un mylord las de la vie, lui accordait toute sa sympathie.

A l'aide de la corde, les deux hommes établirent une sorte de fauteuil; ils y assirent le peintre, lui faisant un dossier de leurs bras enlacés, et avec grand-peine le montèrent jusqu'à la carriole.

L'installation dans le véhicule fut longue et difficile, à cause du pauvre pied cassé et de l'inertie de Bernard, et probablement la continuation prolongée de son évanouissement lui vint-elle de la douleur qu'il ressentait.

— Le portons-nous à Nice? demanda Giacomo.

— Y penses-tu! Et les barils?

— C'est vrai. Mais il faut un médecin.

— Pendant que je vais conduire le malade tout doucement, — et en disant cela il regardait surtout Pomone qui n'avait pas l'air de vouloir aller vite, — toi tu iras chercher le rebouteux et vous serez en même temps que nous en bas du sentier où j'ai besoin d'aide.

— Allons, houst, Pomone, démarrons!

Et c'est ainsi que Bernard, inconscient, partit pour des régions inconnues de lui, tout au moins; sauvé de l'abandon et de la mort par deux personnages qu'on aurait cru plutôt capables de l'achever pour le dévaliser.

Lorsque le blessé ouvrit les yeux le lendemain, après une nuit de sommeil fiévreux, il pensa rêver encore et se demanda où il était et ce qu'il faisait dans une grotte mi-obscur, couché sur un lit de sangle, avec des douleurs atroces dans les membres, un pied complètement engourdi et immobilisé, et la tête entourée de bandelettes. Une sorte de sybille aux yeux perçants, au visage noir et desséché, était assise par terre et dardait sur lui un regard interrogateur en agitant, comme toute vraie sorcière, un breuvage dans un bol à fleurs.

— J'ai soif! dit-il en tendant les mains.

— Péchaire, je le crois, après des choses pareilles, dit la femme dont le visage s'apitoya soudain par un changement de direction des rides qui le rayèrent en large.

— Que s'est-il passé? demanda encore le peintre.

Mais il ne comprit pas la réponse: soit que la fièvre lui reprit le cerveau, soit que la vieille parlât un français douteux; il entendit des noms, des mots, des désinences italiennes, puis tout se fonda en un sourd murmure dominé par un son de cloches, et il fut obligé de fermer les yeux pour ne pas voir tourner la grotte, la sorcière, le bol et tout ce qui l'entourait.

Ses yeux une fois fermés, les idées lui revinrent un peu plus nettement: « J'ai dû faire une chute, pensait-il, non sans raison; quelqu'un m'a ramassé et porté ici; mais pourquoi une grotte, pourquoi ne me comprend-on pas... pourquoi? »

Il rouvrit les yeux avec impatience et chercha autour de lui un supplément d'informations qui répondissent, en partie du moins, à ses interroga-

tions muettes, afin de calmer les incertitudes fatigantes de son cerveau plein de vague.

La vieille était toujours là, à ses côtés, avec son même regard brillant; il allait s'adresser à elle lorsqu'une voix fraîche de fillette se fit entendre au dehors; elle chantait.

Le visage de la vieille femme prit aussitôt une expression de béatitude et d'amour intense, et d'une voix stridente qui fit sursauter le malade, elle appela, les mains en cornet devant sa bouche :

— Assunta ! Assunta !

La chanson s'interrompit, les planches qui servaient de porte à la grotte s'ébranlèrent violemment et livrèrent passage à une fillette ébouriffée, au regard lumineux et velouté, qui s'écria, en sautant au cou de la vieille femme :

— Me voici, Vittoria, que veux-tu ?...

Mais sa phrase s'éteignit dans un cri d'effroi : elle venait d'apercevoir Bernard... Alors, avançant le pouce et le petit doigt pour conjurer le mauvais sort, elle s'enfuit avec tous les signes d'une réelle terreur.

Quant au blessé, en voyant entrer Assunta, il avait porté ses deux mains à son front bandé, afin de s'assurer qu'il n'était ni fou, ni endormi : Assunta, c'était son joli modèle du porche de Saint-François. Ils venaient de se reconnaître tous les deux. *Madonna mia*, quelle aventure !

Assunta ne se crut en sûreté que lorsqu'elle fut sortie de la caverne où gisait bien inoffensif le pauvre Bernard, et alors elle s'absorba dans les pensées contradictoires que lui suggérait cet événement. Cela lui paraissait si invraisemblable qu'elle était bien tentée d'y voir quelque sortilège néfaste et en ressentait une peur et une attirance superstitieuses qui la troublaient profondément.

« C'est le peintre de Nice, pensait-elle ; maintenant qu'il a les yeux ouverts, malgré ses bandettes, je le reconnais. Comme il est changé ! pourtant il était beau sur la place Saint-Dominique, avec son grand chapeau et ses airs de brave ; il souriait en retroussant ses longues moustaches. *Povero !* maintenant, ce n'est plus que l'ombre d'un fier cavalier... Dieu l'a puni, c'est certain, parce qu'il m'a traitée en mendiante... moi... Assunta !... Oh ! que dirait le padre s'il savait cette humiliation... j'ai jeté son argent... mais j'ai encore ses violettes... des fleurs ça se donne de seigneur à contessina... Vittoria m'a raconté une histoire... c'étaient des roses... mais c'est la même chose... Il voulait me payer ma pose... Dieu l'a puni... maintenant c'est moi qui lui fais l'aumône... c'est mon père qui l'a sauvé de la mort, c'est ma servante que je lui prête... il ne sera plus insolent... l'orgueilleux... Quand il dormira, j'irai le voir, mais ses yeux jetteront un sort... Dieu l'a certainement puni », répétait-elle avec obstination.

Et tout cela se mélangeait sans trêve dans la petite tête où l'orgueil satisfait luttait avec la pitié et l'admiration.

Vittoria vint lui dire peu après que le malade dormait, qu'elle allait en profiter pour préparer le repas du soir et elle ajouta :

— S'il appelait ou gémissait, ne manque pas de m'avertir.

— *Si, si*, je veille, répondit Assunta en se rapprochant de la grotte.

Puis, peu à peu, attirée par une invincible curiosité, et rassurée par le sommeil de Bernard, elle se glissa dans l'intérieur du réduit sombre et vint se camper devant le lit.

Là, elle recommença à se pénétrer de la pensée que cet accident était une punition du Dieu juste, puis avec la mobilité d'esprit de son âge, elle se trouva distraite par les différents objets appartenant au peintre, qu'on avait déposés sur la table boiteuse qui constituait, avec une chaise, tout le mobilier de cette caverne.

« Oh ! la belle montre !... il est quatre heures... Et ces pièces d'or... il y en a cinq... elles sont neuves ; quel beau collier ça ferait ; une au milieu, deux de chaque côté, avec des baies rouges !... Une clef ? celle de sa chambre à l'hôtel, n° 6... il était au premier étage... alors il est riche, c'est pour-quoi il a été insolent, Dieu l'a puni... »

Puis revenant à la clef et la mettant dans sa poche : « Quand je saurai le nom de son hôtel, j'irai lui chercher du linge et de beaux habits ; sa veste est déchirée. » Cette constatation la ramena à ses appréciations très personnelles sur les vicissitudes humaines qui mettaient le peintre à sa merci, et elle se retourna vers lui, étonnée de ne plus l'entendre respirer depuis un moment.

Bernard, les yeux grands ouverts, la considérait avec un mélange d'étonnement, d'admiration, de doute qui donnait à son regard fiévreux une étrange fixité. Assunta, aussitôt, commença à battre en retraite, à reculer, comme pour se garer d'une trahison.

— Assunta ! murmura le blessé.

— Qui vous a dit mon nom ? demanda la petite en reculant toujours.

— Où suis-je ?

— Chez Antonio Lascari, des comtes Lascari de la branche de Gênes.

Bernard eut un air effaré et répéta comme un écho inconscient :

— Chez le comte Lascari... j'ai soif.

Alors Assunta, satisfaite de l'effet obtenu, se décida à appeler Vittoria qui fit boire le blessé pendant que la petite s'esquiva.

Et Bernard se rendormit en murmurant encore une fois, mais sans comprendre mieux :

— Les comtes Lascari, de la branche de Gênes...

Profitons de son sommeil entrecoupé de rêveries où le délire de la fièvre avait une large part, pour faire connaissance avec le singulier pays où sa mauvaise fortune venait de le conduire.

Au milieu d'un chaos de roches blanches veinées d'ocre, au versant qui regarde la mer, sur une

sorte de terrasse naturelle, plate et dallée comme un chantier de carrière, s'élevait, entre Nice et la Turbie, une villa peinte en rose, munie de sa vigne en festons, avec une toiture plate à l'italienne, et une vérandah assez vaste, dont les colonnes de pierres brutes étaient enguirlandées jusqu'en haut de géraniums pourpres. De loin, la petite maison, ainsi entourée, ressemblait à une fleur qui se serait épanouie dans l'infractuosité de ces roches bizarres.

La villa était toute petite : en bas, une cuisine, et la salle à tout faire, encombrée d'armes, de barils, avec un établi de menuisier, un rouet de fileuse, des fruits secs et des piments le long des solives jusqu'au plafond. Au-dessus, deux chambres occupées par Assunta et sa vieille servante, où il avait été impossible de monter le blessé à cause de l'exiguïté de l'escalier.

Mais ce logis insuffisant était complété par une série de grottes, de couloirs, d'excavations, ménagés par la nature au flanc de la montagne et dont les propriétaires de cet étrange domaine avaient fait, suivant les besoins et l'occasion, des chambres, une étable, une cave, un grenier. C'est dans la plus confortable de ces cavernes, munie d'une porte où l'on avait ménagé du jour par un vitrage fixe, que le pauvre peintre avait été déposé par Antonio et Giacomo. Pour le dire en passant, l'indolente et apocalyptique Pomone, qui avait aidé à cette translation du blessé, n'avait pu le conduire jusqu'en haut, tout chemin carrossable cessant bien en dessous de la villa. On n'accédait à la terrasse que par un sentier en zig-zag, fait de larges marches ; l'écurie et la remise, confiées à la garde de Dieu, se composaient de deux grottes d'un étage inférieur, dont l'accès était plus facile.

Quand Assunta s'échappa du logis de Bernard, elle courut ouvrir l'étable où trois chèvres et une brebis se lamentaient de leur longue réclusion en se bousculant derrière la clairevoie qui les retenait captives. La brebis passa devant elle en trotant tête basse, une jeune chèvre vint droit à la fillette en lui présentant ses cornes pour jouer. Assunta s'en saisit à deux mains et la baisa au museau ; la jolie bête fit entendre *bocca chiosa*, un bêlement de satisfaction, sauta des quatre pieds, et entraîna sa chevière dans une course folle vers le pâturage.

Celui qu'Antonio avait désigné sous le nom de rebouteux était un homme adroit et expérimenté, ayant conquis par la pratique ce qui lui manquait peut-être en science acquise aux écoles. Encore n'en fallait-il pas jurer, car il appartenait à cette société de déclassés dont on ignore l'histoire, et qui s'arrangent pour qu'on ne les interroge jamais sur eux-mêmes ; d'ailleurs, dans ce monde mêlé des frontières de montagnes, au milieu des aventures de bandits, de contrebande, de pauvres diables exilés des centres par des accidents tragiques ou de noirs méfaits, il s'était gagné la con-

fiance d'une clientèle qui suffisait largement à ses besoins et lui témoignait en toute occasion une confiance absolue. Il savait beaucoup d'histoires, bien qu'il ne dit pas la sienne, et n'avait jamais trahi personne, de sorte que lorsque la besogne de chirurgien faisait défaut, il était accueilli par les uns ou les autres et faisait tout l'ouvrage qui était à faire. Intelligence déliée, bon cœur, conscience facile pour les peccadilles d'octroi et les horions de vendetta, cet homme servait avec le même dévouement les représentants de l'ordre, remettant d'aplomb un gendarme désarçonné, un douanier tant soit peu avarié, un propriétaire récalcitrant :

— *Ze représente la croix de Zénèye*, disait-il en circulant d'un camp à l'autre, avec sa toile de pansement, ses emplâtres et son éternel sourire qui lui donnaient accès partout.

Quand il vint, conduit par Giacomo, au chevet de Bernard, le soir de l'accident, il examina avec soin les éraflures, les coupures de la tête et du visage ; il les lava, les banda, déclarant que ce n'était rien du tout. Quant à la cheville, il fut plus longtemps à se prononcer ; l'enflure, considérable après un voyage aussi pénible, lui masquait le caractère de la blessure. Giacomo affirmait que le pied était cassé, l'homme de l'art en était beaucoup moins certain, et il avait raison ; c'était une articulation démise, des muscles froissés, mais pas de cassure heureusement. Il commença donc par une série de passes, de massages qui firent pousser des rugissements à sa victime, puis ayant appuyé sur sa poitrine le pied tuméfié et douloureux, assisté des deux hommes qui tenaient le patient, le rebouteux donna une secousse violente à la cheville, on entendit un craquement, et l'opérateur, en nage, s'écria en s'épongeant le front du revers de sa manche :

— Ça y est ! Mais il en a pour un mois à ne pas bouger.

Et avant de partir, il indiqua les soins à donner en attendant son retour qu'il promettait pour le lendemain, car il était pressant de mettre le pied dans un appareil qui l'immobilisât et qu'il se chargeait d'improviser rapidement.

Bernard, d'ailleurs, ne sut jamais bien exactement les particularités douloureuses de cette première période de son séjour chez Antonio, car si ses blessures de la tête n'avaient entamé que les chairs, la commotion de la chute, l'inflammation du pied, la perte de son sang, lui donnèrent une fièvre et un délire qui troublèrent profondément ses facultés, et il fut plusieurs jours après l'accident sans pouvoir se ressaisir et se rendre compte de la situation. Pourtant la mémoire lui revenait peu à peu et le raisonnement comblait les lacunes ; il questionnait la vieille Vittoria ; mais là, il rencontra de réelles difficultés, le jargon de la bonne femme étant compliqué de plusieurs langues et d'un accent qui modifiait à tous moments les mots les plus usuels.

Un matin, Bernard se sentit tellement mieux qu'il se crut guéri, et n'appréciant qu'à moitié sa caverne obscure, la sybille au langage mystérieux et l'immobilité où le tenait le pansement du rebouteux, il voulut se faire reconduire chez lui. Vittoria, dont la responsabilité était grande en cette circonstance, s'opposât à ce qu'il se levât en poussant des clameurs, mais Bernard, avec un entêtement de malade, insista, déclarant que, si on le retenait de force, il attenterait à ses jours, ce qui d'ailleurs était absolument inexact.

La vieille, à défaut des expressions, comprit la mimique explicative qui les accompagnait et prit le parti d'appeler Assunta à son aide, pensant que cette éloquence toute française persuaderait peut-être l'irréductible Bernard. Assunta commençait à s'apprivoiser avec le jettatore, et puis elle trouvait que les souffrances et la réclusion de celui-ci, au fond de cet antre, avaient racheté presque complètement son péché, que Dieu l'avait assez puni et qu'elle devait, elle aussi, se montrer moins rigoureuse.

Elle accourut donc à l'appel de Vittoria et, ouvrant toute grande la porte du malade, elle entra dans un rayon de lumière comme ces fées de légendes qui veulent du bien à qui les invoque.

Le visage de Bernard s'épanouit à cette vue de la fraîche apparition et, sans attendre que Vittoria s'expliquât, il dit :

— Ma petite Assunta, peux-tu me comprendre ?

La fillette se redressa fièrement et répondit d'une voix sèche :

— Oui, monsieur, je parle votre langue.

« Diable, diable, pensa le blessé, elle trouve mon tutoiement de trop, il ne faut pas se mettre mal avec son geolier. » Et il ajouta, haut, d'une voix adoucie :

— Mademoiselle, daignerez-vous me dire ce que je fais ici, comment j'y suis venu et à qui je dois ma reconnaissance pour tous les soins dont on m'entoure ? Car je suppose que ces bandages, cet appareil, cette garde m'ont été donnés par un bienfaiteur dont j'ai hâte de connaître le nom.

— Je vous l'ai déjà dit, monsieur, mais je veux bien vous le répéter, puisque vous l'avez oublié : vous êtes chez le comte Lascari.

— ... De la branche de Gênes, acheva machinalement Bernard qui avait retenu ce lambeau de phrase et à qui la mémoire revenait par fragments. Enfin, qui m'a amené chez le comte ?

— Pomone !

— Une déesse à présent !...

Mais voyant les sourcils d'Assunta se rapprocher d'une façon inquiétante pour leurs rapports ultérieurs, il ajouta galamment :

— Je croyais qu'il n'y en avait qu'une ici.

Assunta trouva cela très bien et daigna sourire.

— Du reste, mon père revient ce soir de la frontière et vous le verrez, lui répondit-elle.

— On se bat avec l'Italie ? s'écria Bernard, qui,

encore mal revenu du monde des rêves, ne comprenait pas très nettement et pour qui le mot de frontière éveillait des idées belliqueuses.

Assunta parut effrayée de cette supposition et reprit avec vivacité :

— Madonna santa ! j'espère que non ; les autres sont en fête au village, la passe est libre.

Tout cela, c'était de l'algèbre pour le blessé et, remettant à plus tard ces questions d'un intérêt secondaire pour lui, il revint à ses propres affaires.

— Mais enfin où suis-je ?

— Sur la montagne.

— Dessous aussi, releva Bernard en souriant, et de la main il touchait les saillies du rocher.

Assunta, ne sachant pas au juste si on ne se moquait pas d'elle, lui dit en manière de congé :

— Je vais garder mes chèvres.

« Bon, pensa Bernard, voilà la princesse qui garde des troupeaux maintenant ! Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Quelle étrange situation, quelle étonnante aventure ! » Il était tenté de se croire encore le jouet d'une hallucination, lorsque la vieille Vittoria lui apporta un bol de lait de chèvre chaud et mousseux. Comme il avait grand-faim, cette attention lui fut on ne peut plus agréable, et il avala le lait, consentant à remettre à plus tard les explications sur sa chute, ses blessures et la généalogie de ses hôtes, mais cherchant à retenir l'étonnante fillette qui semblait se faire un malin plaisir de le laisser dans l'ignorance de tout ce qui l'intéressait le plus.

Elle avait gagné la porte et allait disparaître ; il fallait la faire revenir d'elle-même, et Bernard prouva dans cette circonstance que si toutes ses facultés n'étaient pas encore bien réveillées, sa connaissance du cœur humain ne lui faisait pas défaut.

— Mignonne, lui dit-il, vous savez que votre portrait de Saint-François est fort bien réussi ?

Assunta lâcha la porte, revint prestement vers le lit où la vieille présentait au blessé son repas, et s'adressant à Vittoria :

— Donne-moi la tasse, je le ferai boire, tu peux aller dehors à ton travail.

La bonne femme, docilement, fit comme le voulait la petite despote et s'en alla.

— Vous n'aviez pas besoin de parler de mes affaires devant ma vieille bonne, dit Assunta au peintre, avec embarras et mécontentement.

Puis, incapable de dominer sa vaniteuse curiosité :

— Alors, il est joli, le tableau ?

— Admirable !

— Si j'avais su, j'aurais mis ma robe rouge à bouquets jaunes ce jour-là, dit-elle avec regret ; avez-vous peint mon collier de corail ?

— Comment donc ! reprit le peintre qui n'en était pas certain du tout, mais qui voulait se faire bien venir.

Assunta avait tout en parlant retiré le rang de

corail de son corsage où il reposait d'ordinaire. C'était un collier magnifique; les perles, à peine teintées d'un rose très pur, avaient une rondeur et une égalité remarquables, mais ce qui donnait tout son cachet à ce bijou était le fermoir : une sorte de plaque ciselée, avec des ors de plusieurs tons, d'un merveilleux travail.

— Oh ! que c'est beau ! s'écria l'artiste avec une voix chaude qui indiquait son enthousiasme et sa surprise. Où as-tu trouvé ça ?

— La padre m'a acheté les perles en Italie.

— Et la plaque ?

— Elle vient des ancêtres, répondit l'enfant avec une sorte de religieux respect.

Et elle baisa le bijou.

« Ah ça, c'est donc sérieux, cette histoire de famille », pensa Bernard; puis, tout haut :

— Je veux mettre ce fermoir en évidence sur ta poitrine, Assunta, dans mon tableau.

— Moi, je voudrais voir le tableau, répondit Assunta qui oubliait maintenant de se formaliser du tutoiement de Bernard.

— Malheureusement, il faudra attendre que je sois remis, car il est enfermé dans ma chambre, à l'hôtel Médina.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)



NOËL



*Salut à toi, Noël ! Pur délice de l'âme,
Sainte fête hivernale aux si joyeux frissons,
Qui viens, de nos foyers, revivifier la flamme
Et de pieuse verdure égayer nos maisons !
A toi, qui mets en nous la première semence
De cet immense amour par le ciel enfanté,
Qui montres aux souffrants le rameau d'espérance,
A toi, fête sublime en ta simplicité !*

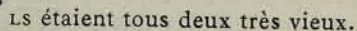
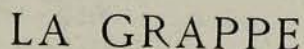
*La nuit silencieuse enveloppe la terre,
Mais le chrétien fervent ecarte le sommeil.
Il attend, recueilli, l'heure du doux mystère
Qui, dans le monde entier, met les cœurs en éveil.
Le tout petit enfant, dans sa couchette blanche,
Rêve aux jouets charmants et voit le ciel s'ouvrir
Et, magique pouvoir de l'amour qui s'épanche,
L'incroyant même veille au milieu du plaisir !*

*Bientôt nous entendrons sonner les cloches graves
Et nous irons, joyeux, à l'Enfant tout nouveau;
L'orgue soupirera ses chants les plus suaves,
Rien ne sera trop doux autour du saint berceau.
Puis, gaîment assemblés au repas de famille,
Nous ferons large part au cher déshérité,
Nous souvenant toujours que l'étoile qui brille
Au-dessus de la crèche a nom : la Charité*

*Car c'est bien ta naissance, o Charité féconde,
Que nous célébrons tous en ce jour radieux,
C'est toi qui viens changer et purifier le monde,
Toi qu'acclame surtout le cœur des malheureux.*

*Salut à toi, Noël, pur délice de l'âme,
Sainte fête hivernale aux si joyeux frissons,
Qui viens, de nos foyers, revivifier la flamme,
Et de pieuse verdure égayer nos maisons !*

MARIE-MARTHE.



Arrivés à l'extrême limite du temps que l'on vit, au moment où l'on voit très juste comme ceux

Attendris, ils se disaient encore en souriant de douces choses, heureux et fiers de n'avoir jamais vu d'ombre passer sur leur mutuelle tendresse.

Le jardinet leur fournissait le superflu. C'était, devant l'humble maison, un vrai jardin de poupée, juste assez grand pour contenir des fleurs démodées, quelques légumes, un groseiller et, s'étalant, vigoureuse et fière, sur le mur gris, reinede ce domaine, une treille presque de leur âge.

Il y avait là, pour eux, une source de petits plaisirs très vifs. Si peu de chose suffit pour réjouir un vieillard !

L'année dont je vais parler, le printemps avait, à leurs yeux, revêtu moins de charmes; point de chasselas à espérer! La gelée, la grêle, que sais-je? Ce fut une déception très dure pour les deux vieillards, leur joie de tout l'été qui venait à leur

— C'est bien malheureux de n'avoir point de chasselas, pensait la femme; mon bon Michel qui les adore!

— Il n'y en a pas, mon ami, et je n'en voudrais point d'autres; mais, toi-même, ne t'en fais pas de souci, nous en aurons l'année prochaine.

Là, bien cachée sous une large feuille, une grappe venue tard, montrait à leurs yeux ravis mille petits grains verts, déjà formés. Il semblait que toute la sève de la vigoureuse plante s'était réfugiée là. Si quelque déception ne venait pas, plus cruelle encore que la première, ce serait un fruit digne de Chanaan.

Ils se regardèrent en riant d'un rire cassé qui, pourtant, gardait, derrière ses chèvrottements, quelque chose de naïf et de jeune, comme une bouffée de printemps que les souvenirs évoqués par le vieux aurait apportée :

Il y avait de cela bien longtemps, alors qu'ils étaient jeunes et nouvellement mariés ; un soir, ils avaient ensemble cueilli le premier fruit du jeune cep ; ensemble, ils l'avaient mangé, entre-mêlant leur dînette de rires et de baisers.

Oh ! oui, elle s'en souvenait.

Leurs mains se serrèrent dans une douce étreinte, une fois de plus leurs cœurs s'étaient compris....

L'été vint, fanant les lilas, épanouissant les roses, rougissant les baies du groseiller. La chère grappe de chasselas recevait sa part de chaleur et de lumière. Chaque jour, elle avait la visite des vieux, confidente discrète de leurs projets.

Oui, elle serait assez belle pour que chacun y trouvât une large part, il y en aurait même un peu pour les oiseaux familiers du jardinet et de la fenêtre que les deux visages paisibles n'effarouchaient pas.

C'est ainsi que toute leur longue vie, ils avaient dans leurs plaisirs songé aux petits et aux pauvres.

Septembre parut dans son cortège d'or et de pourpre. Les arbres rutilaient dans les parcs voisins du jardinet défleuri ; la grappe, elle-même, se recouvrait d'une teinte vermeille, et les vieux souriaient en la voyant ainsi.

Un matin, ils la trouvèrent si belle que la femme pensa qu'on pouvait la cueillir. Il avait plu pendant la nuit.

— Attendons à demain, dit Michel, une journée de soleil lui fera du bien et donnera la dernière touche à sa parure.

Le lendemain, Rose, fatiguée, ne se leva pas. — Je suis bien lasse, mon pauvre vieux, répétait-elle.

— Repose-toi, ma petite Rosette, tu ne te mélanges pas assez.

Et, pour la première fois, il vit que le frais mi-

nois de jadis était devenu bien vieux. Très inquiet, il ne la quitta pas. Il lui parlait des choses d'antan ; elle répondait à peine, mais souriait à tous les souvenirs d'autrefois.

Pendant la nuit, sa main dans la main de son Michel, après un regard d'adoration au crucifix d'étable, sans secousse, sans souffrance, elle s'endormit du grand sommeil....

Le tranquille soleil d'automne baignait, d'une lueur opaline, le triste jardinet quand Michel y vint le matin suivant. Il se sentait, maintenant, écrasé sous le poids des années et marchait en trébuchant, le geste las, les yeux sans larmes.

Son regard tomba sur le raisin doré, mûr à point, couvert d'une fine fleur au parfum capiteux tel que tous deux ils le rêvaient.

Oh ! la grappe!...

Il avait dit : attendons ! Est-ce qu'on attend à cet âge?... Il ressentit une douleur atroce à la pensée que par sa faute sa compagne fidèle avait été privée de sa dernière joie.

Le cœur broyé par le chagrin, il prit le fruit d'un geste fou, tirant de toutes ses forces, brisant la pauvre treille et, tandis que les larmes enfin inondaient son visage, il alla près du lit où reposait l'aimée et mit la grappe entre ses mains glacées.

— La voici, ma femme, mais je viens trop tard !

Les sanglots déchiraient sa poitrine et s'exhalaient en sons rauques infiniment tristes....

Ceux qui étaient venus là se regardaient consternés. Ils chuchotaient en haussant les épaules.

— Le décès de sa Rose a fait perdre la tête au vieux. Regardez, le voilà maintenant qui donne du fruit à la morte !

CLAIRE MÉRIALE.

EXPLICATION DES DEVINETTES DE NOVEMBRE

Charade : Ta lan mer merlan (Tamerlan).

Mots en croix de pierre :

Q
U
A V I Z E
M
P
E
A R S
M E L U N
V A L E N C E

Métagramme : Loche. — Coche. — Hoche. — Poche. — Roche.

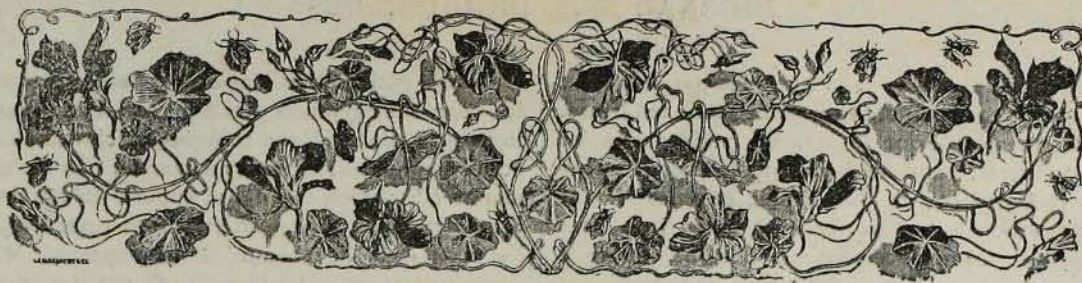
Mots en triangle :

F R A G M E N T
R E D O U T E
A D O R E E
G O R E T
M U E T
E T E
T

Mots en parallélogramme :

V E R T U
T A U P E
T E S T E
R A N C E
L A U R E





CAUSERIE DE QUINZAINE



QUINZE décembre — dernière causerie de l'année!... Cette phrase serait pleine de mélancolie, si elle n'avait comme correctif les espérances de l'an prochain. Ce n'est rien, une date, quand elle ne sépare pas les cœurs, n'est-il pas vrai, enfants dont l'affection se donne si volontiers et n'admet ni partage, ni fin ?

Je lisais tout à l'heure la lettre affectueuse de l'une de vous qui m'a voué une sorte de culte filial dont je suis profondément touchée. Elle me disait entr'autres choses

que sa meilleure amie était jalouse de cette affection ; et elle s'étonnait d'un sentiment pareil, trouvant « que le cœur est assez grand pour que puisse s'y faire la part de chacune »

C'est vrai, théoriquement, mais, à l'usage, c'est le contraire qui arrive, généralement, très généralement : l'amour est exclusif, égoïste ; il se donne tout entier, mais il veut tout avoir de celui qu'il a choisi. C'est par lui que se vérifie dans notre pauvre humanité déchue et déséquilibrée la parole fatale du tentateur : *Vous serez comme des dieux*. Or, Dieu veut tout parce qu'Il est Lui, et parce qu'Il nous a tout donné.

Mais, je ne veux pas vous faire de morale, et ce que je viens de dire suffit comme matière à examen à la fin de cette année, qui, elle aussi, nous avait été donnée pour votre bien et vrai bonheur.

Savez-vous que c'est un royal, que dis-je, un divin cadeau qu'une année de vie. Combien d'entre nous voudraient pouvoir le faire aux aînés, et en sont réduites au seul désir !... Revenons à nos moutons, c'est-à-dire à cette date solennelle du 15 décembre qui va clore nos relations pour 1901.

Nous finissons l'année comme nous l'avons commencée : ensemble, unies de cœur, de pensées, d'aspirations, de confiance par la plume. Quand on songe à la puissance de ce petit instrument sur les destinées humaines, on ne s'en sert plus qu'avec un saint tremblement. Armé d'une plume, comme le chirurgien de son bistouri, un écrivain inocule le sérum rabique, le corpuscule vibrant, le bacille en virgule, au choix. S'il ne veille sur lui-même, il y a infection morbide ; et les âmes qui reçoivent cette semence de mort la font germer dans leurs affections ; peu à peu tout est envahi. Malheur à la plume qui distille le poison !

Mais aussi, quel repos, quelle joie, mes petites, après une année de labeur, quand on dépose cette plume bleuie par la dernière goutte d'encre encore humide, de pouvoir se rendre le témoignage qu'on a fait tout ce qu'on pouvait pour élever les jeunes intelligences, pour guider les cœurs neufs, pour amuser sans danger ces folles imaginations qui sont votre apanage.

Faire son possible, cela suffit : le succès n'appartient qu'à Dieu. Entre nous, je puis avouer qu'il est très doux de pouvoir le constater quelquefois, et je remercie de tout mon cœur celles d'entre vous qui me ménagent cette joie en m'assurant de la réussite.

Et savez-vous, chères lectrices, quel levier met en mouvement ces mille petits moyens employés pour vous conquérir et vous garder près de moi ? — Je vous le laisserais deviner si vous pouviez toutes me répondre ; mais non, je vous le dirai moi-même et ce sera encore un plaisir nouveau : mon secret, pour pénétrer jusqu'à vous, c'est l'amour que je vous porte.

La jeunesse a un merveilleux instinct pour aller à ceux qui l'aiment. Voyez-là avec les grands parents ; tout, semble-t-il, devrait séparer, éloigner les enfants des vieillards : ceux-ci, le plus souvent, ne sont ni beaux, ni attrayants, ni joyeux. Le poids de la vie, les infirmités, les deuils successifs ont marqué de leur sceau ces visages flétris, ces corps débiles, ces organes affaiblis ; n'importe, c'est vers eux que va de préférence la jeune fa-

mille, parce qu'elle se sent aimée par ces vieux cœurs que réchauffe un rayon de jeune tendresse.

Il me semble que je suis un peu comme les grand'mères, entourée parce que je vous cherche, aimée parce que je vous aime; et puisque dans cette union est notre force et notre joie, mes vœux au commencement de l'année nouvelle seront pour que tout reste ainsi, je ne puis désirer mieux.

Passer sans transition des grand'mères aux momies, c'est peut-être bien irrévérencieux; mais la transition me manque. Donc, les momies font parler d'elles en fin d'année, ce qui est tout à fait à propos. La lyre d'un membre de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* nous a fait connaître une quantité de détails intéressants sur la vie intime aux temps des Sésostris. Mon Dieu, que c'est loin, cette époque, et que c'est différent de la nôtre, et, qu'au fond, ça se ressemble!

Ce qui diffère, c'est ce fond de poésie mystique qui, chez les anciens, tenait lieu de religion véritable. Voyez, par exemple, dans cet acte de l'ensevelissement; chez nous, chrétiens, qui croyons à la pénalité de la mort, à l'immortalité de l'âme et aux splendeurs de la résurrection, il se borne à jeter un voile blanc entre la dépouille mortelle et nos yeux qui ne pourraient en supporter l'horrible vue. Les anciens, eux, cherchaient à conserver au corps privé de vie les apparences de la vie; suivant certaines superstitions, on apportait au défunt les fruits qu'il avait aimés, la fleur préférée, l'obole pour payer le sombre nautonnier; on immolait sa veuve pour la lui rendre.

C'était mensonge, tout cela, mais pieux mensonge, et l'on comprend bien que ces naïfs d'autrefois aient cherché à continuer la vie dans la mort. L'embaumement des cadavres faisait partie de cette religion d'outre-tombe et répondait à ce désir si naturel de conserver le plus possible cette forme fragile qui avait servi d'enveloppe à l'esprit. Et, toujours avec cette pensée de donner aux chers disparus le plus de moyens possible pour charmer cette vie inconnue de l'au-delà, ils formaient la gaine qui servait d'enveloppe à leur momies embaumées d'un cartonnage fait des papyrus superposés sur lesquels il était d'usage d'écrire son journal, les dépenses, les lettres, les billets, enfin tout ce que nous écrivons de nos jours, et avec bien plus de détails, le vie étant moins dévorante qu'actuellement. De la sorte, le mort ne devait pas s'ennuyer, puisqu'il pouvait, pendant ses tristes loisirs, feuilleter jour par jour ses souvenirs de la terre, relire en la méditant sa vie, et philosopher à son aise.

C'est le patient décollage de ces papiers feutrants les cercueils égyptiens qui a permis les indiscretions de la science. Voici quelques spécimens de ces écrits posthumes; ils sont amusants: « Je me suis mariée à Sérapion et je lui ai apporté en dot deux cents drachmes. Comme il était sans ressource, je l'ai reçu dans la maison de mes parents. Mais Sérapion, après avoir puisé dans ma dot, après m'avoir insultée, battue, privée du nécessaire, a fini par m'abandonner. » Mariage d'argent d'un côté, illusions sur l'amour véritable de l'autre, l'histoire semble d'aujourd'hui.

Une autre, non plus d'une jeune femme malheureuse, mais d'un Dumanet de l'époque, est tout aussi suggestive: « A ma très chère mère, mille fois salut. Avant tout, je désire que tu te portes bien, toi et les tiens. Veux-tu bien au reçu de cette lettre m'envoyer 200 drachmes, etc. » Est-ce assez ressemblant, ce début, et la suite donc! Mais je n'ai pas la place de la transcrire.

Il y a aussi l'engagement d'une danseuse par un maire de village. Il la demande pour quinze jours, lui offre trente-six drachmes par séance, trois artabes de blé et quinze couples de pains. Qu'en dites-vous, Mante, Otero, Fuller?

J'oublie que, pour se montrer tout à fait galant, ce fonctionnaire municipal annonce que trois ânes iront prendre la danseuse et sa suite chez elle. Un âne pour Tisaïs, l'étoile demandée; un pour sa camériste, et le troisième, je pense, pour ses toilettes, ses petits pots de fard, la craie de ses sandales, etc. En vérité, c'était bien faire les choses; et M. Claretie lui-même..... qu'allais-je dire!..... qu'allais-je faire!..... Inutile de mettre son doigt entre l'écorce et l'arbre lorsqu'on n'en est pas prié. D'ailleurs on ne danse pas encore au Théâtre-Français.

J'aurais bien voulu vous parler aussi de l'Exposition de jouets qui s'est ouverte ces jours-ci boulevard du Palais; qui ne s'occupe de joujoux en ce moment? mais, quand vous recevrez ces lignes, il sera bien tard pour un choix; d'ailleurs, il s'agit plutôt, dans l'Exposition de M. Lépine, des étalages forains que des magasins sérieux; il y a cependant quatre œuvres signées par nos grands peintres qui feront envie, même aux parents les plus exigeants: ils seront donnés en récompense à certains lauréats qui en feront ce qu'ils voudront: modèles marchands ou reliques d'art.

C. DE LAMIRAUDIE.